

# Sofilm

## Jeff Goldblum

"LES SCIENTIFIQUES  
SONT COOLS !"

## Armageddon Time

EXCLUSIF : EN TOURNAGE  
AVEC JAMES GRAY

## Figurants à tout prix

LE BUSINESS DES  
PETITES ANNONCES

## Ovidie

KECHICHE, MALE  
GAZE & CINÉMA BIS

De Cimino à  
*The Big Lebowski...*

# Jeff Bridges

Portrait ultime du roi du cool

# 91 MAI - JUIN 2022

L 14719 - 91 - F. 7,50 € - RD







# EMMANUELLA GNANSOUNOU

## VAUDOU CHILD

À vingt ans, elle rêve de représenter le cinéma béninois à travers le monde. Encore étudiante à Cotonou, elle filme le vaudou et la culture de son pays.

PAR JULIETTE COULAIS ET APOLLINE GUILLEROT-MALICK. AU BÉNIN. PHOTOS : APOLLINE GUILLEROT-MALICK

**A**u premier pied posé sur le plateau, on est saisi par la chaleur. « *En branchant les projecteurs, on est obligé de débrancher les ventilateurs* », s'agace Emmanuella. Le visage caché dans l'obscurité, elle est penchée, concentrée par-dessus l'épaule de sa cheffe opératrice. Sur le petit écran de la caméra qu'elle fixe entre ses mains, trois actrices sont attablées sous les spots. Nous sommes sur le plateau de tournage de l'ISMA, l'école de cinéma de Cotonou. Emmanuella Gnansounou est en troisième et dernière année

de réalisation. Ce matin elle tourne une scène du court métrage qu'elle présentera aux examens finaux. Si calme et professionnelle qu'on oublierait presque ses désarçois, une heure plus tôt. Il fallait la voir garder son sang-froid quand aucun des projecteurs ne voulait s'allumer. Redoublant de détermination, elle écumait les quatre étages du bâtiment, à la recherche d'une rallonge qui lui permettrait de tourner sa scène de la matinée. Et noter son ton autoritaire, quand enfin elle revient avec le Graal et vire deux étudiants bavards venus déconcentrer ses actrices. Dans le silence

et dans le noir, la salle est suspendue à la scène qui se joue. « *Je vous ai demandé de venir car mon homme me trompe. J'en suis sûre, j'ai trouvé des messages. Et c'est avec l'une de vous deux. – Tu es folle, tu devrais consulter.* » Consulter un psy ou bien le « Fâ », art divinatoire vaudou ? On ne sait trop. Car notre scénariste joue sur plusieurs tableaux. Emmanuella est une jeune femme de son temps, ultra-moderne et connectée, libre et ambitieuse. Mais surtout, c'est une Béninoise particulièrement fière de son pays, de sa culture, de son héritage aussi : notamment le vaudou, pratiqué par son père et son grand-père avant lui.

**REVENANTS ET GARDIENS DE LA NUIT**  
Sa famille paternelle vit à Ouidah, à une heure de Cotonou. Emmanuella s'y rend presque chaque année pour célébrer la fête nationale du vaudou. Tous les 10 janvier, au détour d'une rue, sur une place sablonneuse, les « revenants » effraient les curieux qui tentent de s'approcher de leurs riches habits brodés. Plus loin ce sont les Zangbetos, les « gardiens de la nuit », qui tournoient sous leurs imposants costumes de paille. « Ces

*cérémonies m'ont beaucoup influencée, admet la jeune femme. Je suis catholique mais je prie matin et soir les divinités vaudoues. Ça me fend le cœur de voir qu'ici les gens diabolisent ces croyances. J'aimerais transmettre mes connaissances, pour effacer sa mauvaise image, au Bénin et à*

il est toujours difficile d'indiquer son adresse avec précision à des étrangers. Vêtue d'un tee-shirt jaune fluo, de tongs et d'un leggings noir, elle se déplace d'un pas calme sur les routes de sable d'un quartier populaire aux maisons basses. Évitant ça et là les jeux des enfants et

**« À LA MANIÈRE DONT MON PERSONNAGE S'ASSOIT, JE VEUX QU'ON PUISSE DEVINER QU'IL EST BÉNIÑOIS. »**

EMMANUELLA GNANSOUNOU, APPRENTIE CINÉASTE

*l'étranger.* » Son premier documentaire pour l'école, d'une durée de six minutes, porte justement sur le Fâ. Il interroge l'importance de cette pratique culturelle dans la vie des Béninois, et le rôle qu'y jouent les femmes. Emmanuella travaille désormais sur le scénario de son prochain court métrage qui creusera encore ces enjeux de spiritualité. Quelques jours plus tôt, Emmanuella avait donné rendez-vous devant le commissariat de son quartier. À Cotonou, où la plupart des rues n'ont pas de nom,

les nids de poule, elle s'arrête devant une grande bâtisse blanche contrastant avec les bicoques environnantes. Ici Emmanuella, aînée d'une fratrie de quatre enfants, vit « *en communauté* » avec sa mère, ses frères et sœurs, sa cousine et sa grand-mère. Dans son grand salon aux canapés en skaï beige, elle allume le ventilateur. Assise au sol, sur le carrelage, elle regarde la télévision avec ses frères et sœurs. Dans la salle à manger, au-dessus de la table soigneusement nappée, on la voit poser





Sur le plateau de l'ISMA, Emmanuella en plein tournage de son court-métrage

avec son père. « C'est avec lui que j'ai commencé à regarder des films. Tiens, ça me rend nostalgique, lâche-t-elle. Mon père, c'est un cinéphile quand même » C'est à l'adolescence qu'Emmanuella découvre l'écrivain et cinéaste béninois Abdel Hakim Amzat, plus connu sous le surnom de Laha. Depuis la chambre qu'elle partage avec sa sœur, elle se prend à rêver de lui ressembler et accumule les films regardés sur son téléphone portable. Elle se forge peu à peu une culture cinématographique en patchwork, cousue de dessins animés japonais (*Naruto*, *L'Attaque des Titans*) qu'elle juge « forts pour construire des personnages » et de productions Netflix. Récemment, elle a été conquise par Samuel Levinson et sa série *Euphoria*. « Il reconnaît les souffrances de notre génération. La drogue, la dépression, les abus, c'est pas que des trucs de Blancs. » Alors au moment du bac, elle se lance et demande à ses parents de l'inscrire en école de cinéma. « Au départ, je n'étais pas trop pour, parce que je me suis dit que ça n'allait peut-être pas nourrir son homme, avoue d'emblée sa mère. Mais elle y tenait tellement qu'avec son papa, on a décidé de la laisser faire. » La famille parcourt alors toutes les universités

de la capitale et finit par tomber sur l'ISMA, sacrée meilleure école africaine de cinéma par le Festival panafricain de Ouagadougou (Burkina Faso). À la rentrée 2019, elle enfle donc pour la première fois l'uniforme bleu aux quatre lettres brodées façon expressionnisme allemand : I-S-M-A. Dans sa filière réalisation, sur la vingtaine d'élèves, quatre seulement sont des filles. « La société est comme ça. Souvent les parents acceptent le cinéma plus facilement pour leurs garçons », analyse-t-elle.

Pendant trois ans, Emmanuella suit des cours de scénario, montage et cadrage. En classe d'histoire du cinéma, elle acquiert une culture cinématographique solide, découvre des classiques américains (« *Chaplin*, c'était beau ») et européens : « *Même si c'est un mec blanc*, Bruno Dumont m'a beaucoup inspiré. Il est sensible et cru dans sa manière de malmenier ses personnages. » Un film qu'elle garde en mémoire ? *Twentynine Palms*, (2003), dans lequel deux personnes gravitent dans un désert américain. « J'ai été touchée par la façon dont l'environnement impacte les personnages », explique-t-elle. Ces films, elle les découvre sur son

téléphone portable ou son ordinateur. Elle n'a jamais assisté à aucune séance dans l'unique cinéma de Cotonou. « Nous n'avons pas tellement la culture de la salle de cinéma au Bénin », note-t-elle. Quand les gens y vont, c'est pour sortir, parler et se montrer. » Selon Emmanuella, cette désertion des salles va de pair avec le manque de productions locales : « On n'a pas été éduqué à regarder nos propres films, mais plutôt les productions nigérianes... Ça fait mal de voir d'autres réalisateurs faire des films sur le Bénin, sur notre culture, puis repartir. » Pour le directeur des études de l'ISMA, Samuel Fagbedji, cela s'explique notamment par des raisons économiques : « Au Bénin nous manquons d'aides de l'État pour financer des films, comme c'est le cas dans les pays voisins. Résultat, en sortie d'école, la plupart de nos étudiants se tournent vers la réalisation de clips ou de films institutionnels. » Emmanuella rêve, elle, de films qui s'exportent : « Construire pour l'international, c'est le rêve. Mais je veux aussi que les Béninois se reconnaissent dans mes films. À la manière dont mon personnage s'assoit, je veux qu'on puisse deviner qu'il est béninois. J'en fais un combat. » Pour ces questions d'authenticité, Emmanuella a par



Emmanuella avec ses actrices

Emmanuella et son amie Melissa papotent sur la terrasse de l'ISMA

exemple adoré *Atlantique* de Mati Diop, et notamment l'emploi de la langue wolof. Pour sa part, elle a pour langue maternelle le fon et tente de la défendre corps et âme dans son cinéma. « Dans le béninois d'aujourd'hui, une phrase commence en français et finit en fon. Il faut conserver notre langue ! À l'école, ça me fatigue de ne voir que des films de fin d'année tournés en français. » Elle déplore aussi qu'un des plus célèbres réalisateurs béninois, Jean Odoutan, n'écrive que dans la langue de Molière.

#### PARTIR POUR MIEUX REVENIR

La terrasse aux carreaux bleus et blancs de l'école surplombe tout Cotonou. D'un regard, on embrasse l'océan, Fidjrossè, le quartier des pêcheurs, et même le tarmac de l'aéroport de Cadjehoun au loin. « Moi, je ne dormirais jamais dans un couvent vaudou, j'aurais trop peur ! », s'esclaffe Mélissa, assise sur l'escalier du toit terrasse, une marche en dessous d'Emmanuella. « Vous avez peur de

votre propre culture ! s'enflamme cette dernière. Avec ton documentaire sur la pêche, là » On discute avenir cet après-midi là. Vickey, leur camarade du cours de réalisation, hésite encore à se diriger vers une carrière d'acteur. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne se fera pas ici. Il se projette plutôt au Canada, en France, en Belgique ou à Londres, avec une bourse

dans les roues des jeunes. Ça me décourage de rester, même si j'aimerais participer au rayonnement de ma culture, de mon pays. » Son rêve : étudier aux États-Unis, « les meilleurs techniquement ». Mais ce sera sans doute la France, dont elle parle la langue, où il existe une littérature sur le vaudou et où l'université est accessible financièrement. En songeant au futur,

### « AU BÉNIN, NOUS MANQUONS D'AIDES DE L'ÉTAT POUR FINANCER DES FILMS, COMME C'EST LE CAS DANS LES PAYS VOISINS. »

SAMUEL FAGBEDJI, DIRECTEUR DES ÉTUDES DE L'ISMA

d'études. Pour Mélissa, ce sera un master d'écriture de scénario. Et quand on demande à Emmanuella si elle veut rester au Bénin pour la suite, elle regrette, amère : « Les gens ne prennent pas le cinéma au sérieux ici. On met des bâtons

elle ne peut s'empêcher de sourire : « *Même si je voyage, je reviendrai travailler ici. Je ne suis pas une jeune cinéaste, mais une jeune cinéaste béninoise. Moi, je précise toujours d'où je viens.* » •